

enfin à une légère distance de la porte par laquelle il était entré ; mais elle était encombrée par des matériaux en flammes qui étaient tombés là. Il chercha une autre issue et, au fond d'une allée, qui n'était pas encore embrasée, aperçut la barrière du chantier. Il s'élança ; puis, arrivé à la barrière, il monta sur un tas de planches et sauta au dehors.

— Enfin ! s'écria-t-il.

Mais, au moment où il allait continuer son chemin, il sentit qu'on l'arrêtait ; et deux voix crièrent :

— Que faisiez-vous là-dedans ?

— Je... je...

Il ne put trouver une parole et, sans opposer la moindre résistance, suivit deux hommes qui l'entraînaient. Ce fut seulement en arrivant au bord de la route qu'il reconnut des agents de police. Il essaya alors de se dégager :

— Mais, que me voulez vous, messieurs ?

— Ça, on vous le dira plus tard. Pour l'instant, suivez-nous.

— Où donc me menez vous ? Pourquoi m'arrêtez vous ?

— Il est probable que vous le savez, puisque vous nous avez suivis tout à l'heure sans la moindre difficulté. Allons, allons, pas de façons ou nous employons les grands moyens.

Accablé, ne voulant pas comprendre, Michel ne résista plus. Et, quelques minutes après, il se trouvait au milieu de la route, devant un officier de paix. De là, il pouvait voir l'immense foyer de l'incendie. Les flammes s'élevaient à des hauteurs insensées. L'atelier n'était pas encore atteint, mais il semblait certain qu'il serait brûlé avant l'arrivée des pompes à vapeur. De Saint Denis, de Paris, une énorme foule arrivait, courant avec les pompiers. Les invités de M. de Saint Ermond, groupés devant le chalet, regardaient avec stupéfaction, osant à peine parler. L'industriel restait là, comme épouvanté, tremblant. Quand l'officier de paix, arrivé au galop, lui avait demandé des renseignements pour organiser des secours, il avait répondu :

— Je ne sais pas. Il n'y a que du bois partout... ça va flamber...

Puis, avec un soupir de résignation :

— Tout ce que j'ai vu être brûlé... Je crains bien qu'il n'y ait plus qu'à faire la part du feu.

Tandis qu'il était là, recevant les compliments de condoléance de ses invités, s'excusant auprès d'eux, un gardien de la paix vint lui dire :

— On a arrêté l'homme qui a mis le feu.

— Hem ?... vous dites ?... On a mis le feu ?... Mais c'est impossible !

Il faillit s'évanouir. Cependant, soutenu par le prince Vérémine, il suivit le gardien de la paix, qui le mena vers le groupe où se trouvait Michel. Alors l'officier déclara, furieux :

— Tenez, monsieur de Saint-Ermond, voici l'incendiaire !

### III — LE FEU

Lorsque Michel entendit cette accusation, il s'arracha des mains des agents, et cria avec indignation :

— Vous mentez, monsieur !

En même temps, il levait la main sur l'officier de paix ; celui-ci se contenta de faire un signe à ses agents, et répondit avec le plus grand calme :

— Prenez garde, monsieur ; n'aggravez pas encore votre situation en vous révoltant contre l'autorité publique.

Michel comprit qu'il avait tort de s'emporter, et dit, en martelant bien tous ses mots :

— Sait, messieurs ! Je ne bougerai pas ; ne craignez rien de moi. Je saurai attendre que cette épouvantable erreur s'éclaircisse !

Pendant cette rapide explication, les invités de M. de Saint-Ermond étaient venus se grouper autour de lui. La comtesse russe était parmi les premières, examinant d'un œil méchant ce Michel Thomerain, qu'elle détestait comme son plus violent ennemi. Le prince Vérémine le devisageait aussi, en souriant dans sa longue moustache blonde. Puis des ouvriers s'étaient glissés jusque-là, et regardaient avec stupéfaction leur cher ingénieur, que tous aimaient. Et tous se demandaient ce qu'il pouvait y avoir de vrai